

2 Les premiers philosophes

01.12.2014
40''

Les mots en magenta sont écrits et disposés sur le tableau de manière à former une topologie. Les dates entre parenthèses, pour la plupart d'entre elles, sont indicatives.

2.1 La question du commencement

2.1.1 L'interrogation sur la philosophie est philosophique

J'aimerais parcourir, en m'interrogeant avec vous, les débuts de la philosophie. Ces débuts correspondent à une date, c'est la date de l'émergence au VI^{ème} siècle avant J.-C. d'une figure particulière, celle du philosophe. Mais si ces débuts correspondent à une date – et semblent ainsi relever de l'histoire – j'aimerais cependant m'interroger à ce sujet *d'une manière philosophique*, j'aimerais questionner cette figure émergente *philosophiquement*. Qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie que je ne souhaite pas, par exemple, commettre une investigation simplement historique qui pourrait s'apparenter, disons, à une liste de faits, à une liste de dates, de lieux et de personnes, même si ces détails importent aussi dans la compréhension du contenu de la pensée ; cela signifie aussi que je n'aimerais pas considérer les fragments écrits qui nous restent de cette époque éloignée comme s'ils n'étaient que des sources historiographiques au même titre que le relevé de comptes d'un épicier romain par exemple, ce qu'ils peuvent par ailleurs *aussi* être aux yeux de certains lecteurs.

Je n'aimerais pas non plus m'interroger sociologiquement : ce qui reviendrait par exemple à questionner les conditions culturelles de l'émergence du personnage du « philosophe » dans la Grèce du VI^{ème} siècle avant notre ère.

Pourquoi voudrais-je m'interroger philosophiquement ? Certes, cette naissance a lieu à une époque et à une date données, mais cela importe peu au philosophe qui se demande, face à l'événement : « qu'est-ce qu'un philosophe ? » – c'est-à-dire : *Qu'est-ce qui détermine pour la première fois, mais aussi et surtout pour toutes les fois, le philosophe comme tel ?*

Posée ainsi, la question laisse entrevoir sa teneur proprement philosophique car, sans équivoque, elle ne nous permet plus d'y répondre en termes de facteurs sociaux ou historiques, culturels ou politiques propres à l'époque et au lieu.

2.1.2 Les philosophes *disent* et *font* des choses

Pour d'avancer, j'aimerais vous lire un extrait des *Tusculanes*, dialogues imaginaires composés par Cicéron et nommés en l'honneur de la ville où ils ont lieu (publié en –45).

Pythagore, d'après une tradition recueillie par un auditeur de Platon, Héraclide du Pont, qui fut un savant distingué, s'était rendu à Phlionte et avait traité devant Léon, prince de Phlionte, certaines questions où il s'était montré

savant et disert. Émerveillé de son intelligence et de son éloquence, Léon lui aurait demandé quelle était la science dont il se réclamait spécialement, et voilà que Pythagore aurait répondu qu'en fait de spécialité il n'en avait aucune, mais qu'il était philosophe. Surpris par l'étrangeté de ce terme, Léon demanda ce que pouvait bien être un philosophe, et quelle différence il y avait entre un philosophe et le reste des hommes ; à quoi Pythagore répondit que, à son avis, il y avait analogie entre la société humaine et la foire où se déploie toute la magnificence des jeux et où afflue toute la Grèce. Là, expliquait-il, certains demandent aux exercices physiques les couronnes qui donnent la gloire et la célébrité, d'autres y viennent en acheteurs ou en vendeurs, poussés par le goût des affaires et l'appât d'un bénéfice, tandis qu'il y a une catégorie de gens et précisément les plus distingués, qui ne recherchent ni applaudissements ni bénéfices, mais sont venus en spectateurs et examinent curieusement comment les choses se passent ; il en était de même de nous : comme si nous étions partis de quelque cité, pour prendre part à certaine foire très suivie, ainsi nous étions partis d'une autre vie et d'une autre nature pour notre vie actuelle, où les uns s'attachaient à la gloire, les autres à l'argent, tandis que certains individus, disséminés dans le monde, négligeaient tout le reste pour observer curieusement la nature ; c'étaient ceux-là qui se qualifiaient de passionnés pour la sagesse, car tel est le sens de philosophe ; et de même que là-bas l'attitude la plus distinguée était celle du spectateur qui ne cherche aucun profit personnel, ainsi dans la vie la contemplation et l'étude de la nature l'emportent de beaucoup sur tous les autres genres d'activité. ¹

Il ressort de ce texte des traits caractéristiques du philosophe : 1°) la **contemplation désintéressée** ; 2°) **l'étude de la nature** ; 3°) **la curiosité**.

À l'inverse, la **gloire** et le **bénéfice** ne constituent pas l'essence du philosophe et entrent même en contradiction avec sa démarche, son essence. Par ailleurs, le philosophe n'est pas non plus un **sage** au sens propre.

SOCRATE : L'appeler « sage », c'est, selon moi du moins, employer une expression ambitieuse et qui ne convient qu'à la Divinité. Mais l'appeler ami de la sagesse, « philosophe », ou d'un nom analogue, à la fois lui irait davantage et serait mieux dans la note. ²

Un philosophe est donc avant tout un être humain, il n'est pas spécialisé, ne pratique aucun art au sens général. Pourtant, il se démarque du reste des gens par les qualités que nous avons vues et il y a de bonnes raisons de croire qu'en ceci le philosophe *dit* (ou *écrit*) certaines choses et *fait* certaines autres choses.

1. Cicéron, *Tusculanes*, livre V, §3, trad. Jules Humbert, Belles Lettres (Les Portiques), 1969, pp.222-223.

2. Platon, *Phèdre*, 278d, trad. Léon Robin, éd. de la Pléiade, tome 2, pp.80-81.

2.1.3 Exemples de *dire*s

Par exemple, Thalès (624-546), habituellement considéré comme le premier philosophe, a affirmé que la substance primaire était l'eau, selon lui tout est composé d'eau, élément premier, vivant et animé en lui-même.

Anaximandre (611-546) quant à lui a déclaré que c'était l'*apeiron*, ou « infini » : pour lui, *ce qui est*, c'est-à-dire les choses finies, est le fruit d'une génération-corruption et lorsque les choses ne sont plus, elles retournent à l'*apeiron*, à l'infini.

Anaximène (585-525), lui, prétend que la substance primaire est l'air et que la densification de cet élément primaire crée les autres éléments : ainsi, l'air plus rare implique chaleur et feu alors que l'air plus dense implique froideur, eau, terre et pierre.

On pourrait continuer ainsi à énumérer tout ce que ces penseurs ont dit ou écrit, on pourrait lire des considérations au sujet de la vérité ou de la non vérité de leurs dits et écrits, on pourrait lire des commentaires de ces premiers penseurs dont nous n'avons que des fragments épars, des citations par d'autres penseurs que certains éditeurs courageux ont tenté de rassembler...

2.1.4 Exemples de *faire*s et reformulation de la question

Mais on pourrait aussi se demander plus généralement ce qu'ils ont fait... Par exemple, Thalès 1^o) a inventé le théorème éponyme lié aux triangles semblables en mathématiques et géométrie ; 2^o) a découvert le chariot de la Grande Ourse en astronomie ; 3^o) a beaucoup discuté avec les prêtres égyptiens ; 4^o) est malencontreusement tombé au fond d'un puits alors qu'il était trop concentré à regarder les astres dans le ciel, et a dû compter sur une femme de maison pour l'en sortir ; etc.

Mais ces « faits » sont pour le moins très anecdotiques... Il nous faut reposer notre question : qu'ont-ils fait *en tant que* philosophes ? Qu'est-ce qui fait d'eux des philosophes, accessoirement les premiers du genre ?

En effet, la tradition s'accorde à dire que l'école de Milet (ville disparue qui était à l'époque tout à l'ouest de ce qui est aujourd'hui la Turquie) est la première « école de philosophie ». Qu'elle soit la première ne nous intéresse pas davantage, comme nous l'avons dit, ça intéresse plutôt les historiens. Ce qui nous intéresse c'est *ce qui fait de cette école une école proprement philosophique*.

2.1.5 La réponse à la question

La réponse à la question de savoir ce qui fait de ces premiers penseurs des philosophes n'est pas très compliquée mais ses implications sont infinies : Thalès, Anaximandre et Anaximène inventent au VI^{ème} siècle avant J.-C. la *recherche spéculative*. Désormais, les *mythes* (μύθος) et les *croyances* sont concurrencés, sinon remplacés par la *raison* (λόγος) qui *interroge la nature*, c'est-à-dire *tout ce qui est* (en grec la *physis*, φύσις) : Aristote

nommera ainsi, à juste titre, ces premiers philosophes : les *physiciens*.

Ils n'héritent plus simplement d'un dogme qu'il s'agit d'appliquer sur la réalité et d'adapter si nécessaire, mais *créent* une pensée mue par l'idée que *toute chose, c'est-à-dire la nature, est sous-tendue par un principe (ἀρχή) originaire ou premier* que le philosophe peut découvrir grâce à une pensée spéculative, comprenez ici : *créative*.

Mais qu'et-ce que cela veut dire, une pensée « créative » ? Que signifie « recherche spéculative » ? Les prêtres égyptiens et leurs divinités ne constituaient-ils pas eux aussi une pensée créative ? Peut-être même davantage que Thalès et son eau comme élément premier ? On est en droit de se poser la question lorsqu'on prend connaissance non seulement de la complexité de leur mythologie mais aussi de l'importance qu'elle avait dans le quotidien des gens et dans leurs manières de considérer la vie, la mort, le passé, l'avenir, etc.

Tâchons donc de comprendre en quoi consiste la pensée créative, ou spéculative, et tâchons d'en dégager des traits caractéristiques. Ainsi, peut-être, pourrions-nous comprendre en quoi consiste la philosophie ; du moins comment elle a su se différencier des « autres » modes de pensée.

2.2 Thalès, Anaximandre, Anaximène (école Milésienne)

2.2.1 Milet, la première école de philosophie

L'on s'accorde donc à dire que la philosophie a commencé au VI^{ème} siècle avant J.-C. avec trois personnages dont nous n'avons aujourd'hui que des récits anecdotiques³ ou quelques fragments retrouvés ; il s'agit, comme nous l'avons déjà dit, de Thalès, Anaximandre et Anaximène. Ce qui les réunit n'est autre que l'idée d'un élément originaire, d'un principe premier à partir duquel l'explication de *tout ce qui est* devient possible.

2.2.2 Atemporalité des questions et des déterminations philosophiques

Inéluctablement, nous ne pouvons nous mouvoir qu'à partir de questions que nous pose notre époque, notre monde actuel, car nous-mêmes sommes contemporains. Le voyage dans le temps n'existant pas (encore), c'est avec nos yeux contemporains que l'on observe le monde ou que l'on appréhende le contenu des textes.

Si l'on accepte cette idée, il peut paraître rapidement farfelu de s'intéresser à des personnages qui croyaient fonder le monde sur quatre ou cinq éléments, l'eau, la terre, le feu, l'air et quelque chose de mystérieux que certains ont appelé substance, d'autres éther, d'autres encore – comme Anaximandre – *apeiron*. Mais cette extravagance n'a lieu que si l'on a déjà subrepticement soi-même adopté un point de vue particulier sur les choses, par exemple, celui des scientifiques contemporains. Un physicien contemporain

3. Parvenus dans les textes biographiques de Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, III^{ème} siècle, notamment.

pourrait rire face à aux propositions des premiers physiciens car la physique quantique vient rapidement invalider des pensées aussi naïves que « le monde est constitué d'eau, élément premier de la vie ».

Et pourtant, il y a des éléments qui nous permettent de faire de Thalès, Einstein ou Steven Hawking des physiciens, et des physiciens autant physiciens les uns que les autres, indépendamment de leur époque ou de leurs techniques ; ne fût-ce qu'étymologiquement : leur *physis* est la même et leur cahier des charges théorique – que l'on peut résumer à : expliquer tout ce qui est en un minimum de lois et de principes intelligibles – n'a que très peu, sinon pas du tout changé. Tant la physique quantique que les propositions de Thalès proviennent d'expériences, Thalès n'a pas simplement raconté n'importe quoi pour s'amuser et semer la pagaille dans les croyances du moment, il a *observé, contemplé* le monde et en a tiré cette idée – certes naïve – selon laquelle c'est l'eau qui le compose. Naturellement, l'accès à un accélérateur de particules lui aurait certainement permis d'affirmer autre chose au sujet de la nature (il ne faut pas confondre, comme on le fait aujourd'hui, la *physis* et la matière), mais, en tant que physiciens, en tant aussi et surtout que philosophes, ils auraient pourtant, de manière absolument indépendante du contenu de leurs dires, *fait* exactement la même chose : produire un discours cohérent sur la nature, ce discours pouvant être écrit en grec, en allemand ou en formalismes mathématiques.

Les pionniers de la théorie des cordes, en physique contemporaine, par exemple, ne semblent pas forcément si éloignés de Thalès lorsqu'ils proposent une nouvelle conception de la nature ; et les arguments et contre-arguments qui fusent de toutes parts, entre les physiciens actuels, en vue de savoir qui a raison et qui a tort ne semblent pas différents, en eux-mêmes, des arguments d'Anaximandre lorsqu'il postule l'*apeiron* : cette postulation n'a rien d'un luxe, au contraire, elle semble alors le seul moyen de faire face à l'impossibilité de penser le feu à partir de l'eau de Thalès (si tout est eau, et si l'eau contredit le feu en ceci qu'elle l'éteint, comment le feu peut-il avoir lieu ?).

On aperçoit ici la différence entre la technique et la méthodologie : si l'optique, par exemple, permettra d'invalider les théories physiques et astronomiques d'Aristote – car on voit grâce à elle le micro- et le macroscopique beaucoup mieux qu'avant – elle n'en demeure pas moins une dimension pratique et technique indépendante du raisonnement. Quant à la méthodologie, c'est elle qui permet de prouver qu'on a raison ou tort dans la manière dont elle va articuler le discours. De la question « qu'est-ce qu'un philosophe ? » l'on passe donc à : « qu'est-ce donc qu'une méthodologie philosophique ? »

2.3 Les Pythagoriciens

Quittons un instant la Turquie et les milésiens et dirigeons-nous vers Athènes où d'autres philosophes émergent au même moment. Parmi eux, et pas des moindres : **Pythagore (580-495 av J.-C.)**.

La doctrine pythagoricienne repose elle aussi sur une découverte empirique liée à

la musique : l'harmonie – c'est-à-dire ici les intervalles consonants entre tons – peut être ramenée à des rapports numériques rationnels. Il suffit pour s'en convaincre de faire l'expérience de tendre une corde et de la pincer à sa moitié, à ses deux-tiers, à ses trois-quarts, et l'on retrouvera effectivement des intervalles sonores aujourd'hui connus sous les noms d'octave, de quinte, de quarte, etc. De cette constatation étonnante, Pythagore développera l'idée selon laquelle *l'essence de la réalité est contenue dans les nombres*.

L'*apeiron* réapparaît chez Pythagore non plus comme infini (Anaximandre), mais comme indéfini dont l'élément ordonnateur, est le *nombre* : autrement dit, le nombre est ce qui donne forme à cet *apeiron* et, allant, à tout ce qui constitue le monde. *Au problème de la finitude des choses est substitué celui de leurs formes, de leur ordre*. En ceci, Pythagore n'est plus un physicien, car il ne fonde pas la totalité de ce qui est sur un élément naturel tel que la terre, l'eau, le feu ou l'air, mais sur un élément idéal : le nombre.

Ce postulat du nombre, une fois forgé, va amener tout un tas de corollaires : l'*Un* se tient au-dessus des autres nombres car il en est l'origine, le principe ; les nombres impairs sont limités et parfaits, les nombres pairs illimités et imparfaits ; on invente l'*axiome* mathématique, c'est-à-dire une proposition fondamentale sur laquelle peut s'ériger ensuite un système de propositions vraies ou fausses (axiome : $1 + 1 = 2$, propositions démontrables : $1 + 1 + 1 = 2 + 1 = 3$, $1 + 1 + 1 + 1 = 2 + 1 + 1 = 2 + 2 = 4$, etc.) ; on découvre les nombres irrationnels grâce au bien connu théorème de Pythagore qui implique l'usage de racines⁴ ; on postulera que les constellations et les astres se meuvent de manière précise et circulaire autour d'un centre immobile et sphérique ; on se mettra à chercher l'*harmonie* (*κόσμος*) découverte musicalement dans l'expérience de la corde dans tout ce qui constitue la vie et le monde des humains, et lorsqu'on ne la trouvera pas on cherchera de nouveaux moyens d'y arriver à coups de théorèmes plus ou moins raisonnables.

On constate par ailleurs combien tout ceci est encore teinté de mystère et de mythe, et particulièrement avec le principe pythagoricien de *transmigration des âmes* par lequel le corps et l'âme sont séparés et destinés à des chemins bien différents. Diogène Laërce nous raconte (VIII, 5) comment Pythagore lui-même se considérait comme une âme réincarnée qui aurait conservé ses souvenirs d'un corps à l'autre... En outre, la théorie de la transmigration des âmes amènera Pythagore à se positionner⁵ de manière prosélyte en faveur du végétarisme, pour la première fois peut-être dans l'histoire de l'humanité.

Cela dit, poursuivons en gardant en tête la question posée tout à l'heure : *qu'est-ce qu'une méthodologie philosophique ?* Certainement, pourrions-nous y répondre, au moins fragmentairement, après avoir avancé un peu dans notre parcours des présocratiques...

4. Soit un triangle dont a et b sont les cathètes et c l'hypoténuse, on a $c = \sqrt{a^2 + b^2}$.

5. C'est Ovide qui l'avance dans le livre XV de ses *Métamorphoses*.

2.4 Héraclite d’Ephèse, Parménide d’Elée

Héraclite et Parménide sont souvent considérés ensemble, dans une opposition philosophique qui marquera tous les siècles suivants et qui marque encore, d’une certaine manière, la philosophie contemporaine.

2.4.1 Héraclite

D’un côté, **Héraclite d’Éphèse (544-480)** constate non sans amertume, dans ses *Fragments*, que rien de ce qui constitue le monde ne reste intact, que toutes les choses subissent inlassablement le joug de la génération mais surtout de la corruption, de la destruction, de la discorde. Dans sa conception, tout est en **mouvement** et donc rien n’est fixe. Si rien n’est fixe, *rien n’est* tout court, et tout *devient toujours autre que ce qu’il est*. Héraclite, ainsi, est le premier penseur de la **multiplicité** car il n’y a pas selon lui l’Un (comme chez Pythagore) ou l’Être (comme chez Parménide dont nous parlerons dans un instant) pour soutenir toutes les choses : *tout est un et un est tout*.

En outre, Héraclite n’en est pas moins le premier penseur de la **contradiction**. Pour lui, penser quelque chose implique immédiatement de penser son contraire : un arbre finit nécessairement par disparaître, l’arbre implique donc son contraire, le non-arbre. Mais ce qui est vrai pour l’arbre est vrai aussi des hommes : consterné par la souffrance sans cesse renouvelée des hommes, Héraclite fera de la **guerre** (πόλεμος, la discorde) le père et le roi de toutes choses, qu’il s’agisse d’éléments sociaux ou d’éléments physiques. On le dit triste et sinistre, nostalgique. On peut comprendre sa tristesse face à la découverte du fait que tout passe en son contraire, face à l’absence de stabilité sur laquelle le penseur pourrait s’asseoir.

Mais justement, le statut du discours héraclitéen devient un grand problème philosophique en soi : si toutes les choses du monde sont en devenir perpétuel et que rien n’est fixe nulle part, comment alors concevoir le discours lui-même de toute évidence capable de ressaisir, de dire la contradiction constatée dans toutes les choses du monde ? Le **discours** (logos) ne doit-il pas du coup être *en dehors du monde* pour pouvoir *comprendre* et *appréhender* en son sein la contradiction inhérente à toutes les choses qui constituent le monde, pour pouvoir rendre compte de cette contradiction comme une seule et même chose ?

Tout est un. Il y a une exception : le vrai n’est pas *un* avec le faux. Et c’est là une condition du discours lui-même : « il est *vrai* que tout est un » - « il est *faux* que tout est un », s’excluent. Il faut choisir l’un ou l’autre. Héraclite dit : « tout est un et non-un » (car si les contraires sont uns, ils n’en sont pas moins des contraires). Il ne dit pas : il est vrai *et en même temps faux* que « tout est un ».

Tout est un. Cependant le discours vrai n’est pas un avec son contradictoire. Que conclure sinon que le discours vrai, le *logos*, ne fait pas partie

du *tout* : il est hors du tout, justement pour pouvoir dire, dévoiler le tout. Les choses réelles sont toutes gouvernées et unies par la loi de l'unité des contraires. De ces choses réelles, le discours vrai, qui n'est pas un avec son opposé, ne fait pas partie – non qu'il soit irréel, mais, pour lui, « être » signifie seulement être *vrai*.⁶

Avec cette question – celle de la vérité dans le discours qui lui permet d'affirmer la contradiction –, Héraclite soulève deux problèmes essentiels, qui réapparaîtront tout au long de l'histoire de la philosophie sous la thématique de *l'Un et du Multiple* : 1^o) le problème de la position du philosophe (on dira heureusement ou malheureusement plus tard du « sujet » vis-à-vis de son discours et vis-à-vis de son « objet », la nature et 2^o) le problème du pouvoir du discours lui-même en tant qu'il a les moyens de ressaisir ce qui est sensé rester là comme contradiction, comme irréconciliable. Nous aurons passablement l'occasion de revenir sur ces deux questions au fil de nos lectures durant le cours.

2.4.2 Parménide et les Éléates

En face d'Héraclite il y a **Parménide d'Élée (fin VI^e - milieu V^e)**, dont la pensée donnera naissance à l'école dite des Éléates, du nom de la cité près du Golfe de Salerne sur la côte est de l'actuelle Italie.

La philosophie de Parménide, d'inspiration pythagoricienne, s'oppose en tous points et frontalement à celle d'Héraclite : là où Héraclite se demandait comment se forme l'ordre de l'univers, et surtout comment il se maintient, Parménide et les Éléates vont se demander quelle est la nature de l'Être.

Ainsi donc, pour Parménide, premièrement, *l'Être est et le non-Être n'est pas* ; il invente ainsi le principe de **non-contradiction** qui interdit de prédiquer à l'Être des attributs contradictoires : par exemple, plutôt que de dire « l'arbre est et l'arbre n'est pas », une idée très héraclitéenne où le discours ressaisit en la réconciliant, et comme vérité, une contradiction dans les choses du monde, Parménide dira « l'arbre est, le non-arbre n'est pas » ; le changement est subtil mais absolument fondamental car il donne une sorte de consistance extrêmement particulière à l'Être, intelligible, non créé, intemporel, et exige implicitement l'adéquation entre ce qui est pensé et ce qui est : si le non-arbre n'est pas on ne peut simplement pas le penser et donc le dire par le discours. De Platon à Heidegger, les philosophes n'auront de cesse de questionner et requestionner l'Être parménidien.

Deuxièmement, cette connaissance de l'Être s'oppose à la connaissance des mouvements des choses (ou des choses en mouvement), c'est-à-dire des étants divers et variés qui peuplent le monde. En cela, Parménide pointe du doigt une opposition qui, elle aussi, va rester de rigueur tout au long de l'histoire de la philosophie : **l'opposition entre vérité (aletheia) et opinion (doxa)**.

6. Commentaire de Marcel Conche au sujet du fragment DK50, p.27 in Héraclite, *Fragments*, PUF, 1986. Le fragment affirme qu'« il est sage que ceux qui ont écouté, non moi, mais le discours, conviennent que tout est un ».

Apprends donc toutes choses,
Et aussi bien le cœur exempt de tremblement
Propre à la Vérité à l'orbe pur,
Que les opinions des mortels, dans lesquelles
Il n'est rien qui soit vrai ni digne de crédit.⁷

La voie de l'opinion dit : l'Être n'est pas, le non-être est. En ceci, on peut vraiment dire que Parménide attaque Héraclite ; l'inverse n'étant ni avéré ni impossible, aussi pour des raisons purement historiques.

Troisièmement, là où Héraclite commet un discours sur les choses multiples de la physis, c'est-à-dire de la nature, c'est-à-dire l'arbre, la table, la personne, la ville, etc. Parménide propose un discours sur l'Être, c'est-à-dire sur quelque chose qui dépasse d'emblée la physis. En ceci, Parménide sera – bien plus tard – considéré par certains comme le premier *métaphysicien* : μετά = après, au-delà-de, avec ; φύσις = la nature, tout ce qui est. Cela dit, il ne faut pas oublier qu'on lui doit, ainsi qu'à Pythagore, les premières formulations argumentées en faveur d'un monde sphérique, d'une Terre ronde, ce qui indique que malgré la postulation de l'Être toute métaphysique, Parménide ne se privait pas d'émettre des considérations purement physiques. Aussi est-il le premier à proposer l'existence de zones climatiques différentes en fonction de la latitude à laquelle on se trouve et à prévoir un froid invivable aux pôles.

L'un de ses disciples, **Zénon d'Élée (490-430)**, est très connu pour avoir émis un certain nombre de paradoxes (la flèche qui n'atteint jamais sa cible, Achille et la Tortue, etc.) dont le but consistait à prouver *l'impensabilité du mouvement*.

Un autre de ses disciples (qui fut peut-être son maître, on ne sait pas trop, certains disent même qu'il aurait aussi été le maître d'Héraclite), **Xénophane de Colophon (570-475)**, s'est battu en faveur d'un Être (ou d'une divinité) *unique* tout autant que *contre l'anthropomorphisme* de cet Être ou divinité : on peut donc d'une certaine manière lui reléguer le concept d'*Absolu*.

2.4.3 La dialectique comme méthodologie philosophique

Héraclite et les Éléates – dont la figure de proue est Parménide – s'opposent donc fermement : là où le premier voit du devenir, de la contradiction et du mouvement les autres recherchent l'Être, l'identité et la stabilité. Mais ils se rejoignent sur un point, et ce point est essentiel pour avancer sur le chemin de notre question sur la méthodologie philosophique : ensemble, Héraclite et Parménide se démarquent tant des pythagoriciens que des physiciens dont, pourtant, ils héritent certaines propriétés. Héraclite hérite des physiciens son interrogation dont le sujet est, précisément, la physis ; Parménide hérite des pythagoriciens l'idée d'un élément ordonnateur en dehors de la physis, ce qui était le nombre pour les pythagoriciens devient Être pour les Éléates.

7. Parménide, *Poème*, I, trad. Paul Tannery.

Ce qui rapproche Héraclite et Parménide et qui fait d'eux un bloc en opposition aux mathématiciens et aux physiciens repose sur l'usage qu'ils font du logos, de la raison, du discours, qui devient dans leurs philosophies un élément essentiel, *un élément conscientisé* et non pas simplement *utilisé inconsciemment*. Pour Héraclite, le discours est le moyen de médiatiser la contradiction du monde physique ; pour ce faire il doit en effet être conçu comme quelque chose d'extérieur à la physis : la non-contradiction du discours repose sur la nécessité qu'une chose ne puisse être à la fois vraie et fausse⁸ tout en pouvant cependant être et ne pas être. La physis étant instable, le discours *doit* y être extérieur pour garantir sa teneur en vérité. Pour Parménide, il y a une nécessité d'adéquation entre le discours et les choses du monde, en ceci, le logos n'est pas un moyen de médiatiser la contradiction du monde mais plutôt un moyen de dévoiler l'Être, de le *dire* comme tel, en opposition à la doxa que l'on traduira tantôt par la fausseté (le non-être est), tantôt par la croyance propre aux gens du peuple en leur intelligence personnelle (par opposition à l'intelligence en général du discours lui-même, justement).

C'est l'importance du logos comme discours transcendant l'intelligence privée et personnelle à la fois chez Héraclite⁹ et Parménide¹⁰ qui a permis à la tradition de les ressaisir comme les premiers *dialecticiens*.

2.4.4 Retour à l'interrogation sur la méthodologie philosophique

Ainsi donc se dessinent des tendances, des zones de force et d'intensité dans la pensée spéculative, créative dont nous traçons ici la géographie primitive. Pour l'instant nous avons trois continents sur cette carte imaginaire : celui des physiciens, celui des mathématiciens et celui des dialecticiens. Il y en a d'autres et il semble inutile de s'arrêter sur chacun d'entre eux.

Qu'ont-ils tous en commun ? La réponse apparaît dans la prétention à tout comprendre – dans le sens de com-prendre, prendre avec – par le truchement d'une pensée qui se crée elle-même autour de lignes de forces : celle des physiciens réside dans l'idée d'un principe premier, celle des mathématiciens réside dans l'harmonie intelligible du monde autour du nombre responsable de l'ordre apparent, qui détermine l'indéterminé, qui informe l'informé, celle des dialecticiens réside dans la vérité inhérente au discours et à sa capacité de médiatiser ou de dire vraiment *tout ce qui est* en opposition à l'opinion qui ne fait en quelque sorte que subir l'Être ou le mouvement sans les voir et donc sans pouvoir les dire.

En parallèle la compréhension et la connaissance elle-même deviennent, avec les dialecticiens, sujet d'investigation (avec Parménide notamment et l'impossibilité de

8. S'il est vrai pour Héraclite que « l'arbre est et n'est pas », il ne peut être vrai cependant qu'« il est vrai que l'arbre est et n'est pas et faux que l'arbre est et n'est pas ».

9. « Alors que le discours vrai est universel, les nombreux vivent en ayant la pensée comme une chose particulière. » Héraclite, *Fragments*, DK 2, n°7 dans l'édition PUF (Marcel Conche).

10. « Tu ne peux avoir connaissance de ce qui n'est pas, tu ne peux le saisir ni l'exprimer », Parménide, *Poème*, II (trad. Paul Tannery).

connaître le non-être) : lorsque le penseur s'interroge sur la possibilité de connaître, lorsqu'il tente de connaître la connaissance comme telle, techniquement, on l'appelle *épistémologue*.

Il reste franchement bien difficile de dépasser là les critères proposés par Pythagore pour identifier le philosophe (contemplation désintéressée, étude de tout ce qui est, curiosité) et de définir proprement ce qu'est, en soi, une méthodologie philosophique car cette dernière semble à chaque fois singulière, tantôt physique, tantôt métaphysique (le mot n'existe pas encore à cette époque), tantôt épistémologique, tantôt mathématique, tantôt dialectique, etc.

Mais poursuivons encore un peu notre périple exploratoire et tâchons d'éclaircir notre affaire en gardant à l'esprit que notre question est peut-être, en ces termes de « méthodologie philosophique », mal posée...

2.5 Empédocle, Anaxagore, Leucippe et Démocrite

Avec **Empédocle d'Agrigente (490-435)** (en Sicile) les grandes lignes doctrinales et les oppositions apparemment paradigmatiques que nous avons vues jusque là commencent à se mêler dans une pensée conciliatrice : de Parménide, son maître, il gardera l'idée que rien ne naît ni ne meurt, mais il tentera de concilier cette stabilité idéale avec le changement attesté par *notre* sensibilité : cela l'amènera à réactiver **les éléments** (feu, air, terre, eau) empruntés aux physiciens, mais dans leur **multiplicité** et, cette fois, en regard de deux principes : **l'amour** et **la haine** qui permettent, dans l'éternité de leur combat, d'éviter la nécessité de concevoir l'existence des choses avec un début et une fin : l'apparent changement, l'apparente apparition et l'apparente disparition dans les choses ne fait qu'attester du combat perpétuel, dans l'arrière-plan du monde, entre Éros et Thanatos ; l'on devine à nouveau là les prémisses d'un problème épistémologique, c'est-à-dire d'opposition entre *ce qui est* et *la connaissance que nous en avons ou pouvons en avoir*. L'on possède d'Empédocle deux poèmes fragmentaires : *De la nature* et *Purifications* et ce que l'on en a retrouvé inspirera plus tard Nietzsche et sa conception du tragique ainsi que la psychanalyse de Freud.

Anaxagore d'Ionie (500-428), disciple du physicien Anaximène, est le premier à soutenir que l'univers est l'effet d'une cause qu'il baptise **l'intellect** (νοῦς) ; ce concept sera repris plus tard par Aristote. En outre, Anaxagore est un philosophe du multiple : l'univers est composé selon lui d'une **infinité de substances** (et donc non d'une seule) qui ne se créent ni ne disparaissent mais s'agencent et se réagencent ; en ceci il préfigure le principe de Lavoisier : « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme ». Matérialiste, il niera l'existence des dieux au profit d'une conception des astres en termes de masses incandescentes qui se seraient détachées de la Terre, ce qui lui vaudra, comme à Socrate quelques années plus tard, une condamnation à mort à laquelle cependant il échappera finalement.

Leucippe (460-370) et **Démocrite (460-370)**, son disciple, sont connus traditionnellement comme les premiers atomistes. Loin encore l'idée d'un atome tel que celui de Ernest Rutherford par exemple, avec des neutrons, des protons et des électrons qui gravitent autour d'un noyau... **L'atome** des présocratiques est avant tout un *concept* dont la double implication n'est pas sans conséquences dans le paysage philosophique : 1^o) si des atomes existent, alors l'Être – non divisible à l'infini – peut être réduit à néant (contrairement à la multiplicité des substances chez Anaxagore qui n'impliquent aucun élément de taille minimale comme un atome, littéralement un « in-sécable »); 2^o) si des atomes existent, alors **la nature n'est pas continue mais discontinue, discrète**, autrement dit, **le vide** existe, ce qui n'est pas sans questionner la conception parménidienne selon laquelle on ne saurait connaître le non-être parce qu'il n'est pas.

2.6 Conclusion

Voilà donc une topologie non exhaustive des idées, à l'heure où deux événements marqueront la fin de l'époque dite présocratique : l'avènement des **Sophistes** qui exploiteront cette topologie comme les ingrédients d'une grande soupe populaire en vue de créer et de vendre des discours qui plaisent à la majorité, puis l'avènement de **Socrate** et, avec lui, le retour à la question de la pensée *éthique*. Je laisserai la parole à mon acolyte sur ces sujets.

Cela dit, il est clair que j'aurais pu développer davantage chacune des figures dont je n'ai que trop brièvement parlé, mais pour revenir à notre question, celle de la méthodologie philosophique, cela s'avèrera inutile.

Soyons concrets désormais : que laissent donc, finalement, les présocratiques derrière eux, exception faite des fragments de textes et de poèmes eux-mêmes ? Ce qu'ils laissent, ce sont des *problèmes*. D'où viennent-ils, ces problèmes ? À qui, à quoi s'adressent-ils donc ?

Si le philosophe est désintéressé comme le pense Pythagore, ces problèmes ne s'adressent à personne en particulier et pourtant, potentiellement, à tout le monde. Ils sont là et voilà. Si le philosophe possède la curiosité, c'est certainement d'elle qu'ils proviennent, bien que cette réponse ne soit pas satisfaisante en elle-même. Quoi qu'il en soit, je crois que la leçon à tirer est claire : il n'y a pas *une* méthodologie philosophique, mais *des* méthodologies philosophiques, *des* manières *absolument différentes* les unes les autres de s'attaquer aux problèmes, non pas en les résolvant, mais en les posant, en les formulant, en les disant.

La nécessité de *dire* est peut-être un des piliers de la philosophie – si tant est qu'elle possède des piliers ce qui n'est absolument pas certain sinon carrément inadéquat –, c'est pourquoi le logos – que l'on traduit tantôt par discours ou par raison – est si important pour les philosophes dont le dénominateur commun semble, déjà aux premières heures, le suivant : la production d'un discours sur le monde qui nous entoure en vue de dépasser

la connaissance primitive et sensible que nous en avons en tant que nous l'éprouvons avec nos sens et nos croyances, dans son immédiateté, au profit d'une connaissance véritable.

Comme cette connaissance est toujours déjà philosophique (le désir de cette connaissance vraie est un désir philosophique, φιλεῖν = aimer), il semble inadéquat de comprendre la pensée comme une histoire avec un début (et peut-être, comme certains le disent, une fin) : nous préférons la considérer hors du temps plutôt comme une géographie à l'image de cette carte. Ce qui commence, finalement, cette fois et pour toutes les fois, n'est autre que l'exploration de territoires inconnus mais non moins communicants.